HAL
open science

”Poil ou pas?”

Christian Bromberger

To cite this version:

Christian Bromberger. ”Poil ou pas?”. La Grande Oreille : La revue des arts de la parole , 2017, 69. hal-01790020v1

HAL Id: hal-01790020

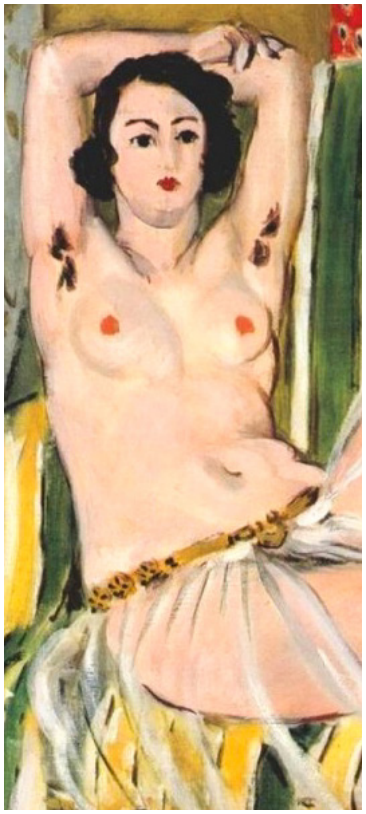
https://amu.hal.science/hal-01790020v1

Submitted on 16 May 2018 (v1), last revised 24 Apr 2019 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Poil ou pas ?



Épilé ou respecté, le poil est depuis toujours l'objet de toutes les attentions. L'histoire mènerait-elle, en suivant une évolution continue, du velu au lisse ? Ce serait trop simple…

Par Christian Bromberger

Anthony Synnott[1] a clairement montré comment, dans les sociétés contemporaines occidentales, le traitement normatif de la chevelure, des poils faciaux et corporels était opposé point par point selon les sexes pour mieux souligner les différences : « Ce qui est beau pour un sexe est affreux pour l'autre : ce qui fait la fierté du jeune homme fait la honte de la femme ». Les hommes, poursuit-il dans un article où il nous parle d'un passé proche mais déjà révolu, « ne valorisent pas leur chevelure et leurs poils faciaux mais ils valorisent leurs poils sur le torse » ; « les femmes dévalorisent leurs poils corporels mais valorisent leur chevelure » par une stylisation qui joue sur la couleur, la longueur, le volume. On ajoutera à ce chapelet de différences et de contrastes entre le féminin et le masculin la place de la raie dans la coiffure contemporaine. Alors que les hommes la font en général à gauche, les femmes la font en général à droite ; cette opposition conventionnelle est symétrique de celle que l'on connaît pour le boutonnage d'une veste, les hommes boutonnant de la gauche vers la droite, les femmes de la droite vers la gauche. Toute infraction à ces règles suscite l'attention, voire

l'interprétation : il n'est pas anodin que l'ancien Premier ministre britannique, Margaret Thatcher, « la dame de fer », fit sa raie à gauche, tout comme Hillary Clinton pendant sa campagne présidentielle en 2008, puis comme secrétaire d'État de Barack Obama jusqu'en 2012, année où elle a adopté la raie à droite, sans doute pour se donner « un air moins autoritaire et masculin ». La transgression de ces oppositions peut prendre une forme provocatrice et profondément révélatrice des attentes et des angoisses en matière de représentation des genres, quand on affuble le corps féminin d'emblèmes pileux masculins. Tel fut le parti pris par Marcel Duchamp dans son célèbre *L.H.O.O.Q.* (1919) qui représente La Joconde avec une moustache.

Croisades et épilation

On serait tenté de trouver dans ce jeu d'opposition entre le lisse et le dru une sorte d'invariant normatif qui, de l'Antiquité aux années 1960, avec l'émergence des mouvements de contestation (hippy, punk, féministe, etc.), aurait gouverné le façonnage de l'apparence pileuse selon les sexes. Mais ce serait méconnaître les variations, parfois brusques, dans l'espace et dans le temps, des sensibilités.

D'une part, dans le monde méditerranéen, un net contraste oppose les sociétés chrétiennes et musulmanes dans le traitement de la pilosité corporelle. Le christianisme a prôné le respect de la nature créée par Dieu, les poils ayant, en outre, pour vertu de cacher les « parties honteuses », tandis que l'épilation du pubis et des aisselles est la norme, pour les deux sexes, dans les sociétés islamiques, les poils qui retiennent les sécrétions (le sang, l'urine, la sueur, les matières fécales) étant considérés comme impurs. On ne saurait, dans ces conditions, effectuer ses obligations religieuses couvert de poils et il est significatif que la pâte dépilatoire soit appelée en persan *wajib* (« obligatoire »).

D'autre part, au fil de l'histoire, les goûts esthétiques ont varié, creusant ou atténuant les différences entre les genres. En France, du Moyen Âge au XVIe siècle, les femmes aisées pratiquaient l'épilation intégrale, un usage qu'avaient découvert les Croisés en Orient. On comptait ainsi vingt-six bains chauds à Paris en 1292 ; c'est dans ces « étuves » qu'était pratiquée l'épilation. Témoigne de l'ancrage de cette coutume, une anecdote, qui contait la mésaventure d'un avocat très avare et faisait *fi* au Moyen Âge. La femme de ce notable était allée aux étuves et en revint avec seulement une moitié de pubis épilée. Son mari, en la voyant, se plaint : « Mais, ma mie, vous n'avez la barbe faite que d'un seul côté. » La femme lui répondit vertement qu'il ne lui avait pas donné assez d'argent. Puis, la pratique de l'épilation s'estompe pendant les siècles qui suivent la Renaissance ; l'eau, et surtout l'eau chaude, a alors mauvaise réputation ; elle est censée amollir les chairs et rendre les pores de la peau perméables aux microbes. Malgré une réhabilitation partielle des bains chauds à la fin du XVIIIe et au XIXe siècle, il faut attendre le XXe siècle pour que l'épilation retrouve une pleine légitimité : la disparition des robes longues, l'apparition des décolletés, le dénudement progressif des corps en période estivale, puis l'apparition des bas transparents en nylon en 1946 contribuent à ce retour, voire à une dictature du lisse, qui connote, en outre, le net, l'hygiénique et l'inodore.

Marcel Duchamp, avec *L.H.O.O.Q.* (1919), joue, par provocation, sur l'opposition entre masculin et féminin.

ill. p.120 – *Odalisque assise aux bras levés*, 1923, par Henri Matisse, National Gallery of Art.

1. Sociologue canadien, auteur de *The Body Social : Symbolism, Self and Society*, Londres et New York, Rutledge, 1993.

De gauche à droite et de haut en bas :

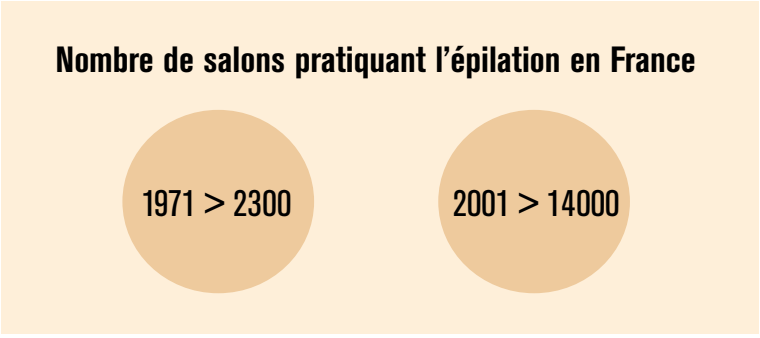
- James Bond : une vingtaine d'années séparent la moquette de Sean Connery des pectoraux glabres de Daniel Craig.
- La bande-annonce du film *Wonder Woman*, parue en mars 2017, a créé la polémique. Nombreux sont ceux qui ont vu, dans les aisselles impeccablement épilées de l'héroïne, un diktat du patriarcat.
- Aujourd'hui, seuls les sapeurs de la légion étrangère peuvent porter des poils faciaux (l'usage en est fortement déconseillé et encadré dans les autres corps) ainsi que les gendarmes dont la moustache semble consubstantielle à la fonction.
- Margaret Thatcher, la dame de fer, avait la raie à gauche, tout comme nombre de femmes de pouvoir. Qu'en est-il autour de vous ?
- Étonnant XVIIIe siècle occidental sans barbe ni moustache et avec ses perruques poudrées.

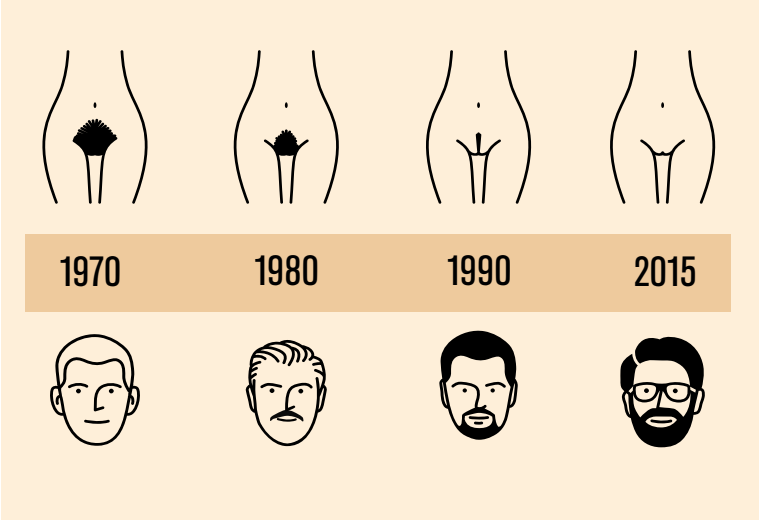
La rebellion des amateurs de poils

Rien de plus étranger à la sensibilité contemporaine que ces réactions enflammées de l'écrivain Joris Karl Huysmans à la fin du XIXe siècle et du peintre Émile Bayard au début du XXe. Le premier vante, dans ses *Croquis parisiens*, « l'odeur du gousset » (entendez des aisselles) : « Nul arôme n'a plus de nuances ; c'est une gamme parcourant tout le clavier de l'odorat, touchant aux entêtantes senteurs du seringat et du sureau, rappelant parfois le doux parfum des doigts qu'on frotte après y avoir tenu et fumé une cigarette. Audacieux et parfois lassant chez la brune et chez la noire, aigu et féroce chez la rousse, le gousset est parfois capiteux ainsi que certains vins sucrés chez la blonde. » Quant au second, il s'emporte contre la mode naissante du rasage des aisselles ; voici ce qu'il écrit à un de ses amis en 1904 : « Vous souvient-il du répugnant spectacle offert par telles actrices dont les aisselles étaient rasées ? Oh ! L'absence scabreuse de la touffe de poils, riante comme un nid sous les bras ! Combien l'absence de ce point sur l'i était déplorable, obscène presque ! »

Avènement de l'ère dépilatoire

Ces haut-le-cœur du début du siècle dernier paraissent bien anachroniques aujourd'hui. La pratique de l'épilation féminine a crû considérablement pendant les cinquante dernières années en France, il n'y avait que 2 300 salons qui pratiquaient l'épilation en 1971 ; on en recensait 14 000 en 2001. À l'échelle d'une ville moyenne comme Aix-en-Provence (145 000 habitants), l'augmentation de ces officines a été spectaculaire ; en 2009 on y compte soixante-quatre salons de beauté pratiquant l'épilation, alors même que les esthéticiennes abhorrent ce type de soins et que l'autoépilation demeure majoritaire chez les femmes (68 % d'entre elles la pratiquent, d'après un sondage effectué par l'Institut Ipsos en janvier 2006). D'après la même enquête, plus de 40 % des femmes jugent « repoussant » un homme très poilu. Cette aversion féminine, jointe à un souci personnel d'esthétique, de netteté et d'hygiène, a amené une proportion de plus en plus grande d'hommes à se faire épiler,



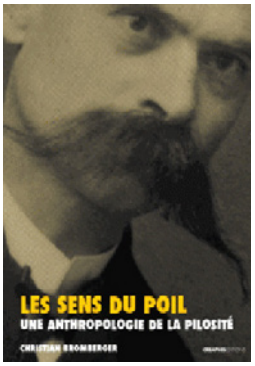


68 % des femmes pratiquent l'autoépilation

40 % des femmes jugent « repoussant » un homme très poilu

(Enquête Ipsos, 2006)

On est bien en peine de distinguer sur les peintures représentant des amants à l'époque qâdjâr (XIXe siècle) en Iran, lequel est l'homme, lequel est la femme.



Christian Bromberger, *Les sens du poil : une anthropologie de la pilosité*, Creaphis, 2015.

d'abord les épaules et le dos, ensuite le torse, enfin le pubis. Cette mode, lancée dans les milieux homosexuels, souvent « prescripteurs de tendances » dans nos sociétés, a pris un essor important dans les années 1990 et a abouti à une certaine neutralisation des distinctions pileuses entre les genres. Cathy Gere qualifie ainsi notre époque de « *depilatory age* ». Le jeune « homosexuel » est la figure emblématique de cette relative neutralisation, qui a des antécédents. Lesquels antécédents infligent un démenti aux visions simplifiées et unidirectionnelles de l'histoire qui mèneraient, en suivant une évolution continue, du velu au lisse. On pense, pour l'Antiquité, à Jules César dont Suétone nous dit : « Il attachait trop d'importance au soin de son corps ; et, non content de se faire tondre et raser soigneusement, il se faisait encore épiler comme on le lui reprocha. » Plus près de nous, on pense à l'étonnant XVIIIe siècle occidental sans barbe ni moustache et avec ses perruques poudrées (c'est à cette habitude que les coiffeurs doivent leur surnom de « merlans », l'enfarinement du poisson et de la perruque présentant une similitude).

Quand le poil plaît

Ce n'est qu'au XIXe siècle, dans un contexte d'autoritarisme masculin, que réapparaissent barbes et moustaches sous l'influence des militaires qui avaient été les seuls à continuer de les arborer au siècle précédent. Les soldats porteront encore longtemps ces emblèmes virils qui, au XIXe siècle, siècle dont une des devises est « Sois un homme ! », deviennent des attributs de la jeunesse masculine. Au début de la guerre de 1914, les « poilus » (par nécessité) se moquaient de leurs camarades glabres qu'ils traitaient volontiers de « curés ». Ce n'est qu'en 1915, avec l'utilisation des premiers masques à gaz que le port de la barbe, voire de la moustache, fut interdit. Aujourd'hui, seuls les légionnaires peuvent porter des poils faciaux (l'usage en est fortement déconseillé et encadré dans les autres corps) ainsi que les gendarmes dont la moustache semble consubstantielle à la fonction.

Mais revenons à la neutralisation des apparences pileuses à d'autres moments de l'histoire. Plus loin géographiquement de nous et de façon plus saisissante, on est bien en peine de distinguer sur les peintures représentant des amants à l'époque qâdjâr (XIXe siècle) en Iran, lequel est l'homme, lequel est la femme. Mêmes boucles, mêmes sourcils continus. Comme le souligne Afsaneh Najmabadi, la beauté masculine et la beauté féminine étaient alors indifférenciées. L'idéal esthétique et érotique était l'adolescent (*amrad*) dont la lèvre supérieure était couverte d'un fin duvet, appelé métaphoriquement *mihrgiyâh* (« plante amour »), ce poil végétal s'opposant au poil animal de la barbe et de la moustache (désigné par le terme *mou* qui s'applique aussi à la toison des animaux). Jusque dans les années 1920, les femmes conservaient ce fin duvet prisé qui rappelait celui du *amrad*. Puis, si l'on suit *Afsaneh Najmabadi*, « Les hommes copiant les Occidentaux se mirent à se raser et le duvet féminin devint objet de stigmatisation, "un signe dérangeant d'indésirabilité." » ◆

Les citations en anglais ont été retirées du texte original.

Extrait de Christian Bromberger, *Les sens du poil : une anthropologie de la pilosité*, Creaphis, 2015.